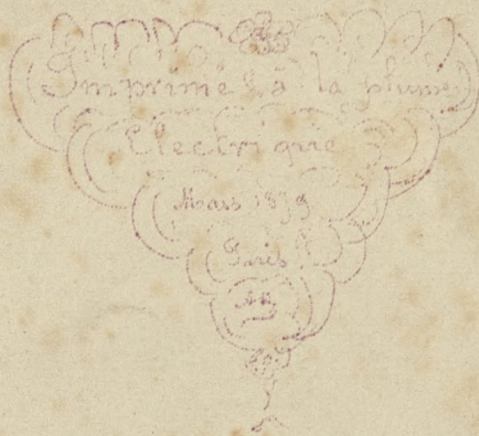


Les Nationalités Slaves

Les Récits du Comte de Witt





4760

Les Récits du Comte de Witt.

En 1835, je servais dans le régiment des hussards d'Achtyrka et, placé sous les ordres du général en chef Comte de Witt, je remplissais souvent auprès de sa personne les fonctions d'officier d'ordonnance.

Le Comte de Witt père, engagé d'abord sous les drapeaux de la République Polonaise, s'était fait connaître comme commandant de Kaminiéc et avait été ensuite admis au service de la Russie, avec le grade de général. De son mariage avec une esclave grecque, la

belle Mavrocordato, provenait le fils aux ordres duquel je me trouvais attaché et qui me considérait, en quelque sorte, comme son parent, car sa mère, après avoir divorcé avec le Comte de Witt, avait épousé mon grand-père du côté maternel, le comte Félix Potocki.

Mon commandant en chef débutait, comme officier aux gardes, sous l'Empereur Paul, qui l'honorait — m'a-t-il dit — de sa bienveillance toute spéciale. Causeur infatigable, il aimait à me raconter la passion, dont s'était éprise pour lui la première femme du Grand-Duc Constantin. Il se vantait encore de beaucoup d'autres bonnes fortunes, mais cette longue liste érotique, dans le genre de celle de Casanova,

me semble, au moins en partie, sujette à caution. Le Comte de Witt, par un avancement rapide, apparaît ensuite en qualité de colonel de cuirassiers, à la bataille d'Austerlitz, où la cavalerie russe lâcha pied. La faute retombait sans doute sur le Grand Duc Constantin, dénué de toute capacité militaire, mais ce furent les subalternes qui payèrent les pots cassés, comme c'est l'usage en pareil cas. Le colonel des cuirassiers, mis en disponibilité, subit une disgrâce momentanée, mais obtint de l'Empereur Alexandre, qui rendait justice à ses divers talents et surtout à sa finesse d'observation, de devenir, en 1809, attaché militaire auprès de l'armée française. C'est ainsi qu'il était présent à la bataille de Wagram et faisait la conquête

de Napoléon, qui lui proposait d'entrer dans l'armée du Grand-Duché de Varsovie. Mais la volonté impériale se heurta contre une invincible opposition de la part du Prince Poniatowski, racontait le Comte de Witt en ajoutant:

"Voilà comment, au lieu de faire partie de la Grande Armée et d'entrer avec les Français à Moscou, je suis resté au service de la Russie et, nommé Général, je fus chargé en 1812 de former quatre régiments de Cosaques, qui restèrent sous mes ordres et se distinguèrent pendant les campagnes de 1813 et 1814!"

Au moment de la formation par le Congrès de Vienne du Royaume de Pologne, de Witt demanda, de même que Stanislas Potocki, Ozarowski, Wlodek et L. Branicki, mon père, à faire partie des troupes Polonaises.

L'Empereur Alexandre leur répondit à tous par la proposition d'entrer dans le corps de Lithuanie, qu'il avait l'intention de fondre avec l'armée du Royaume, en réunissant à ce royaume les provinces de l'ancienne république, directement rattachées à la Russie.

Le corps de Lithuanie était sous les ordres du Grand-Duc Constantin et, comme de Witt n'était pas en bons termes avec le tsarévitch depuis Ansterlitz, il préféra rester à la tête de ses Cosaques, changés en lanciers de l'Ukraine et cantonnés dans le gouvernement de Kherson, après un essai d'émeute de leur part contre cette transformation, qui les astreignait à 20 ans de service.

Le Comte de Witt fut le premier à communiquer à l'Empereur Alexandre le complot militaire, que traînait le colonel Pestel, dans l'armée du midi, commandée par le feld-maréchal Widgenstein, et ayant pour chef d'état-major le Comte Kisselof, plus tard ministre des domaines et ambassadeur à Paris.

Cette information valut à de Witt les bonnes grâces de l'Empereur Nicolas, qui le mit à la tête du premier corps de cavalerie de réserve, dans la campagne contre l'insurrection polonaise de 1830-31, et le nomma ensuite général-gouverneur de Varsovie. Il ne garda pas longtemps cette place, à cause d'une bronchite avec le maréchal Paskevitch et reçut, en échange, les fonctions d'inspecteur général de toute la cavalerie colonisée. Il cumula avec

cela une autre charge : la surveillance de deux gouverneurs-généraux — celui d'Odessa et celui de Kiew —, dont se servait, sur certains rapports, le plus soupçonneux des monarques. Le premier de ces dignitaires était le Comte Vorontzof ; le second, après Lovachof et Gouriet, fut le fameux Bibikof, auquel j'ai consacré quelques lignes dans ma lettre préliminaire.

J'accompagnais le général de Witt dans ses fréquents voyages d'inspection. Il profitait des loisirs de la route pour me raconter à satiété ses prouesses amoureuses, avec des détails tellement intimes, qu'il semblait oublier que son confident n'avait pas encore vingt ans. Mais il ne l'oubliait probablement pas et voulait — je pense — faire mon éducation galante, en même temps que mon éducation politique. Des

souvenirs de la Confédération de Targowica, où son père avait joué un certain rôle, il passait, sans transition, à des temps plus récents. Ainsi, il me raconta comment il avait eu vent des projets révolutionnaires du colonel Pestel. Il en avait été instruit par une dame, pleine de charmes et de séductions, dont il avait été l'ami, et qui avait su faire parler à cœur ouvert un des conjurés, qu'elle accueillait dans sa maison et qu'elle berçait de douces espérances. De Witt crut d'abord qu'il s'agissait simplement de renverser le Comte Arakhtcheïef — le favori tout-puissant des dernières années du règne d'Alexandre I^{er} — et, dans ce cas, comme il détestait l'odieux grand-vizir de la Russie, il eut gardé la chose secrète. Mais il apprit

plus tard, par le major Maiboroda, que les conspirateurs méditaient un attentat contre la vie de l'empereur lui-même. "Après cela - me dit-il - toute hésitation m'eût parue criminelle et je partis en hâte pour Tuleayn, où se trouvait le monarque, auquel je révélais personnellement le danger, qui le menaçait. Sa Majesté m'apprit que déjà un anglais au service russe, le sous-officier Sherwood, lui avait dévoilé l'existence d'une autre société secrète, dans le nord de l'Empire et qu'elle avait reçu, à ce sujet, des rapports d'une chancellerie étrangère. Son intention à l'égard des coupables était de les traiter avec clémence."

L'Empereur Alexandre, dans une série de conversations, se montra très-expansif avec de Witt. Il lui étala les vastes projets, qui bouillonnaient dans sa tête, au moment

même, où la mort allait terminer son règne.

Toutes ces idées avortées n'ont plus qu'un intérêt tout-à-fait rétrospectif. Les voici, résumées en peu de mots :

1^{re} La Pologne perdrait sa chartre constitutionnelle et son parlement qu'auraient remplacé des conseils généraux (*Rady woie-rodskie*) mais, en revanche, elle eût été agrandie par l'annexion des provinces de Wilna, Grodno, Volhynie et Podolie ; le code Napoléon devait s'étendre sur toute cette surface du pays autonome, en donnant au serf la liberté personnelle. L'effectif de l'armée nationale était beaucoup augmenté, par sa réunion avec le corps de Lithuanie et elle recevait de sérieuses améliorations.

2^{de} La capitale de l'Empire de toutes

les Russies était transportée à Kiew.

3^e Les colonies militaires, à l'instar de celles qui existaient dans la province de Novgorod, se seraient établies dans plusieurs autres provinces du centre et du midi, afin de transformer en soldats les paysans de la couronne. Plus de recrutement dans le reste de l'Empire. Remplacement de l'armée par une milice où cinq ans de service prépareraient les paysans des nobles à la jouissance de la liberté individuelle.

4^e Rupture de la Sainte-Alliance telle qu'elle existait sous la direction diplomatique du Prince de Metternich. Le désaveu obligé du général Ipsilanti, qui avait formé l'hétairie et avait donné le signal de l'indépendance de la Grèce, avait fortement irrité Alexandre I^{er} contre l'Autriche et, par conséquent, contre

l'Angleterre et il méditait d'opposer à ces deux puissances une forte alliance avec la France, la Prusse et les Etats Scandinaves.

En faisant des commentaires à perte de vue sur ces divers projets d'Alexandre I^{er}, le Comte de Witt attribuait à un empoisonnement la mort de cet empereur et n'hésitait pas à dire que c'était le médecin de la cour le docteur anglais Wylie, qui, à l'instigation de son gouvernement, avait commis le crime, dont le narrateur aurait failli être victime lui-même. Ce fut après avoir pris du thé avec S. M. à Taganrog, qu'il aurait senti de fortes douleurs d'entrailles et aurait été gravement malade, tandis que son auguste hôte se couchait pour ne plus se relever.

"Je me tirai d'affaire - m'affirmait de

Witt — grâce à la faible dose de breuvage que j'avais absorbée et grâce aussi sans doute à ma vigoureuse constitution. Quant à l'Empereur, déjà souffrant, il fut lui par sa tasse de thé, l'ayant avalée sans méfiance !”

N'y a-t-il pas quelque chose de ridicule à accuser un médecin d'empoisonner son malade avec une boisson comme le thé quand il lui était si facile de le faire au moyen des drogues qu'il lui administrait.

Le revirement politique d'ailleurs qui se préparait dans le cerveau d'Alexandre I^{er} menaçait l'Autriche beaucoup plus que l'Angleterre ; et comment admettre qu'en tout cas le cabinet libéral de lord Liverpool où siégeait Canning fut capable d'accomplir un acte qui suppose une absence totale de principes tant soit peu honnêtes.

Le Comte de Witt ne reculait pas toujours devant les accusations les plus hasardées et les plus invraisemblables. Malheur surtout à ceux qu'il n'aimait pas ! Il les chargeait de toutes sortes de méfaits, avec une rare fécondité d'imagination. Il est allé jusqu'à me dire que les véritables chefs de la conspiration de 1825 étaient les généraux Vorontzof et Kissélef et qu'ils auraient dû être pendus l'un et l'autre, plutôt que les colonels Pestel et Mouravief. Et, là-dessus, il dressait son réquisitoire avec une incontestable vraisemblance. C'est dans l'armée d'occupation en France, commandée par Vorontzof, que s'organisèrent les sociétés secrètes, d'où pouvait sortir le bouleversement complet de l'ordre social en Russie. C'est

dans l'état-major de Wittgenstein, dont Kissélef était le chef, qui se recrutèrent principalement les promoteurs du mouvement révolutionnaire, heureusement dénoncé et comprimé, avant qu'il fût trop tard. Vorontzof, aspirant à importer dans son pays un régime à l'anglaise, favorisait sous main les menées de ses officiers. Kissélef était l'âme du complot, car s'il en avait été autrement, comment supposer qu'un homme, aussi fin et pénétrant, n'ait pas découvert les desseins sinistres, qui s'ourdissaient sous ses yeux ? Seulement il eût l'habileté de donner le change sur sa conduite, de même que Speransky, dont il a toujours partagé les idées relativement à l'abolition du servage : ils étaient l'un et l'autre des

jacobins très dangereux.

Que conclure de cette argumentation ?

Je n'ai pas connu Spéransky, mais, ayant vécu, en quelque sorte, dans l'intimité du Prince Vorontzof et du Comte Kissélef, j'admets que le premier était un aristocrate libéral et le second un démocrate, dans la meilleure portée du mot. Mais tous deux étaient des hommes trop gouvernementaux, pour avoir songé à égorger la famille impériale, afin d'accomplir les réformes, qu'ils jugeaient utiles et bienfaisantes pour leur patrie.

Néanmoins, tout ce que m'a dit de Witt des derniers projets de l'Empereur Alexandre est d'une scrupuleuse exactitude. Son intention de rompre avec la Sainte Alliance a été confirmée par les dépêches du Prince de Lieven

et du Comte Pozzo di Borgo, trouvées chez le Grand-Duc Constantin, à Varsovie, en 1830. Des diplomates de cette trempe ne conseillent à leur souverain que ce qu'ils savent être conforme à ses vues.

De tous les souvenirs du Comte de Witt, le plus curieux, peut-être, me révélait un incident très-cache de la vie du pacificateur de l'Europe, comme aimait à s'entendre appeler le successeur de Paul. C'est sa résolution, qu'il n'eût pas le temps d'accomplir, d'embrasser la religion catholique : secret qu'ignorent ou affectent d'ignorer tous les historiens de notre époque et qui cependant a été pleinement confirmé à ma connaissance par le pape Grégoire XVI.

Elevé dans les idées philosophiques
 du XVIII^e siècle par le suisse Laharpe,
 Alexandre, jusqu'en 1812, était plutôt
 un incrédule qu'un croyant. Mais après
 avoir vu la Grande Armée de Napoléon
 se fondre, au milieu des neiges d'un
 hiver d'une rigueur exceptionnelle et le
 Titan du siècle, vaincu, non par la stratégie
 de ses adversaires, mais par des fautes fatales,
 qu'il semblait devoir commettre moins que
 tout autre ; après être entré triomphalement
 dans Paris à la tête des rois, comme
 Agamemnon ; après avoir placé la Russie
 à une hauteur de renommée, que rien ne
 pouvait faire prévoir ; Alexandre vit, dans
 tous ces événements extraordinaires, la
 volonté d'une Providence, dont les hommes,

si grande qu'ils soient, ne sont que les jouets
 impuissants. C'est alors que Madame de Kai-
 -clener, unissant la galanterie la plus raffinée
 à la pitié la plus enchevêtrée, prit sur lui une
 influence décisive et le rendit mystique, com-
 -me elle l'était elle-même. Sous son inspira-
 -tion, se forma la Sainte-Alliance, conçue afin
 de faire entrer le monde dans une ère de
 paix permanente et vaincre en toutes cir-
 -constances le génie du mal par le génie du
 bien. Le mal, c'était naturellement la Révolution
 terrassée, quoique encore palpitante; le bien,
 c'était l'autorité absolue, rétablie dans toute
 sa vigueur par l'indissoluble réunion, tou-
 -jours et partout, du trône et de l'autel.
 Etouffer les revendications à la liberté,
 quelque part qu'elles se produisissent et

maintenir dans leur pouvoir arbitraire les rois oppresseurs, tels que Ferdinand d'Espagne et Ferdinand de Naples: voilà la mission, que s'attribua la Sainte Alliance, dont l'ancien élève de Lacharpe se fit le champion convaincu, en allant honorer de sa personne les Congrès d'Aix la Chapelle, de Troppau, de Laybach et de Vérone. Peu-à-peu, cependant, une sorte de découragement et de dégoût s'empara de son âme, qui avait autrefois conçu une politique plus généreuse que celle de Metternich, et il douta de l'efficacité des mesures de répression, préconisées par cet homme d'état. Le principe d'autorité, qu'il n'abandonna pas pour cela, ne devait pas — pensa-t-il —

dépendre des expédients d'une politique incertaine, mais des inspirations d'une foi inébranlable. Logiquement, ses idées se tournèrent au catholicisme. Parmi ses aides-de-camp généraux, il y avait un saroyard, nommé Michaud, imbu des livres et des doctrines du Comte Joseph de Maistre. Il l'expédia, au moment où il partait lui-même pour son voyage de Taganrog, en mission à Rome, avec une lettre pour le pape Léon XII, où il disait que, décidé à embrasser la religion apostolique, il sollicitait de Sa Sainteté l'envoi d'un prêtre, pour recevoir son abjuration des erreurs de Photius. Seulement, comme il ne voulait pas que ce prêtre appartint à la Société de Jésus, qu'il avait prescrite, il demandait soit

un camaldule soit un franciscain.

Léon XII, à la réception du message apporté par Michaud, appela le général des camaldules et, après l'avoir instruit de l'importante affaire, qu'il s'agissait de mener à bonne fin, lui commanda de se rendre au plus vite en Russie. Mais le moine, théologien et hébraïsant de premier ordre, était donc d'un caractère timide et ami du repos. La longueur du voyage l'effraya et il se jeta aux pieds du Pape, en le suppliant de l'en dispenser. Léon XII consentit, non sans lui commander, sous peine d'excommunication, de garder le plus profond silence sur toute la transaction. Le général des Franciscains⁽¹⁾ accepta la délicate entreprise,

(1) Lire : Le P. Orioli, simple moine franciscain.

qu'avait refusée le général des camaldules,
 et ^{allait} se mettre en route, avec l'envoyé impé-
 -rial Michaud, ^{quand leur} ~~Quand ils arrivèrent~~ ^{arriva}
^{la nouvelle que} ~~tous les deux à St Pétersbourg~~, ce n'était
 plus Alexandre, mais Nicolas, qui occu-
 -pait le trône de Russie.

Voici comment la négociation avec
 le Vatican, si fatalement avortée, cessa d'être
 -tre un mystère et m'oblige cette fois de
 rendre justice à la véracité du Comte de
 Wilt, qui, en m'apprenant le but du
 voyage de Michaud, n'avait rien exagéré,
 rien ajouté de mensonger.

Le général des Camaldules fut
 le successeur de Léon XII, sous le nom
 de Grégoire XVI. Pape lui-même, il
 était naturellement délié de son serment

de simple moine. Dans sa célèbre entrevue avec Nicolas I^{er}, auquel il reprocha les persécutions de l'Eglise catholique, il n'hésita pas à lui montrer la lettre autographe d'Alexandre : étonnante mise en scène, qui rendit confus l'orgueilleux potentat, le réduisit à se taire un moment, puis à balbutier des excuses.

Ces détails, d'une authenticité irrécusable, nous les avons recueillis pendant notre séjour dans la ville éternelle. On peut se demander si Alexandre, devenu catholique, se serait contenté d'une conversion intime et personnelle, uniquement pour calmer les angoisses de son esprit, ou s'il aurait tâché d'imposer sa foi à son peuple, en réunissant les Eglises d'Orient et d'Occident.

Et, dans cette hypothèse, la Russie serait-elle catholique aujourd'hui ?

Le Comte de Witt, quoique il eût 60 ans bien passés, mourut d'un chagrin d'amour, causé par les cruelles rigueurs d'une jeune femme, dont il s'était follement épris et qui repoussa dédaigneusement ses hommages.

Sous le règne d'Alexandre, le Comte de Witt se faisait passer pour catholique; ce qui, loin de lui nuire, pouvait le servir auprès d'un souverain, subjugué longtemps par la beauté d'une polonaise et ayant une certaine prédilection pour les Polonais et pour la foi romaine. Mais à l'avènement au trône de Nicolas, le versatile courtisan se trouva tout-à-coup orthodoxe grec et prétendit avoir été baptisé par un pape russe, car il savait que le nouveau maître accueillerait favorablement une telle adhésion à l'église gouvernementale.

Avec tous ses défauts, de Witt n'était pas dépourvu de qualités aimables. Sa conversation pétillait d'esprit et l'on s'ennuyait rarement à l'entendre débiter des récits, quelquefois prodigés, mais toujours remplis d'anecdotes instructives ou amusantes.



